



«Les enfants se sentent coupables»

Immersion émouvante et salutaire dans le monde des enfants jetés sur les routes de l'exil.

«**D**errière l'approche cinématographique, c'est un cheminement humain que ce documentaire m'a fait découvrir.» Un an après le tournage de son documentaire «Je n'aime plus la mer», diffusé mercredi soir sur La Trois, le réalisateur Idriss Gabel est loin d'y avoir écrit le mot «Fin». Sa rencontre avec les enfants du centre d'accueil pour réfugiés politiques «Le Relais du Monde», à Natoye, près de Namur, l'habite encore.

L'histoire d'une prise de conscience

«Accompagnés de leurs parents, ils ont fui la guerre et les persé-

tions. Enfants venus d'Afghanistan, d'Irak, de Syrie ou d'Érythrée, ils ont été jetés sur les routes de l'exil et ont dû affronter de multiples dangers pour rejoindre l'Europe.» Ces phrases tirées du synopsis ressemblent à s'y méprendre au teaser d'un blockbuster U.S. Le documentaire se situe pourtant aux antipodes. «Comme pas mal de monde, j'étais interpellé par ce que je voyais à la télé et j'avais envie de travailler sur le thème de l'exil et des migrants. Je pensais plutôt à une fiction.» Une rencontre va tout changer. En cherchant à se documenter, il fait la connaissance de Billy Jungling, le directeur du département d'accueil

des demandeurs d'asile au sein de la Croix-Rouge de Belgique. «J'ai alors pris conscience d'un élément que je n'avais pas imaginé. Les enfants de l'exil sont écrasés par un sentiment de culpabilité. La plupart du temps, ils sont tirés de leur lit en pleine nuit par leurs parents et contraints de tout abandonner. Beaucoup pensent alors qu'ils sont la cause de cet arrachement. Ils voient la guerre, des membres de leur famille battus, sont confrontés à la violence déshumanisante des passeurs et en plus, tout au long du voyage, ils s'en veulent et le cachent à leurs parents.»

L'histoire d'une rencontre

L'angle du documentaire est choisi : l'enfance. La manière de travailler ne tarde pas à l'être aussi. Idriss

Gabel part à la recherche d'un groupe d'enfants qui ont envie de parler, de sortir ce qu'ils ont sur le cœur naturellement. Et la rencontre se produit à Natoye. «À chaque fois, nous faisons des jeux, des ateliers avec de petites caméras que nous donnions aux enfants. Ces jeux tournaient autour d'une question : qu'avez-vous envie de dire au sujet des mots «réfugiés», «accueil», «positif ou négatif»? Chaque enfant devait faire un dessin pour une fresque commune et expliquer aux autres ce qu'il avait voulu représenter. Parmi les dessins et phrases, il y avait notamment «Je n'aime plus la mer», une réflexion tellement étonnante pour un enfant qui voit souvent là un symbole de vacances. Nous avons décidé de faire appel à une psychologue et

Mer. 21.05 Documentaire



«Je n'aime plus la mer» ★★★

de travailler avec douze enfants âgés de 6 à 14 ans au sein de groupe de parole. Avant même d'avoir tourné la première image, le documentaire commençait par un travail de reconstruction.» Pour toute l'équipe, la ligne à suivre était très claire désormais : rendre à l'écran l'intensité de cet après-midi, cette simplicité profonde.

L'histoire d'une envie

Des repérages échelonnés sur trois mois, le tournage sur cinq : la confiance s'est installée entre les enfants et l'équipe. «"Qu'est-ce que tu as envie de dire?" C'était la première et pratiquement la seule question posée», explique Idriss Gabel. Le flot de paroles se mettait alors en route. «Nous n'avons jamais voulu être indiscret, demander "Qu'est-il arrivé à ton papa?" Le chemin de la profondeur ouvrait plus la réflexion. Pour les enfants, le vrai moteur, c'était de faire comprendre leur situation aux enfants de Belgique parce qu'ils se sentent souvent isolés, n'ont pas la connaissance suffisante de la langue ou sont traités de menteurs.» Après le tournage, les ateliers vidéo se sont poursuivis, les contacts avec les enfants et leurs familles aussi. Une vraie aventure humaine. «Maintenant que le film est terminé, il part à la rencontre des spectateurs, comme un enfant qui s'en va. Avec l'espoir que celles et ceux qui le verront se feront une idée juste et précise de la situation», conclut le réalisateur. ■



Le film a été tourné au centre d'accueil pour demandeurs d'asile de la Croix-Rouge dans le village de Natoye (Condroz)

«Pour les enfants, le vrai moteur, c'était de faire comprendre leur situation aux enfants de Belgique parce qu'ils se sentent souvent isolés», souligne Idriss Gabel (au centre)